

LETTRES D'AMOUR

« (au grenier) une valise marron de contenance moyenne, aux coins protégés, dormait sur le plancher depuis longtemps... à l'intérieur un paquet de lettres. Je pris une de ces lettres, y vis des mots d'amour et me sentis rougir, elle était signée de mon père et adressée à maman. J'avais l'impression d'avoir fait quelque chose de défendu et je refermai vite le couvercle... »
Danièle Perrodet-Page, *L'âpre leçon* (APA 3328)

À l'occasion d'un atelier de lectures à voix haute, lors des Journées de l'APA en mai 2019, nous avons proposé un choix d'extraits, basé sur les seules correspondances conservées dans le fonds APA, et avons retenu des lettres féminines sur le thème amours et amitiés par lettres interposées.

Il s'agissait de décliner quelques conjugaisons de l'amour : amour passion, amour conjugal, filial, parental autant que fraternel, amitiés, en adoptant un fil chronologique pour lire tour à tour ces extraits.

Ces extraits ont été lus par Christine Caille, Annie Vénard, Elisabeth Gillet-Perrot, Véronique Leroux-Hugon et présentés par Françoise Manaranche, avec un clin d'œil à Françoise Lott qui nous a suivies dans cette aventure.

Anonyme : Lettres à Marc. (APA 680)

Parmi des lettres retrouvées dans un meuble se trouve le questionnaire amoureux d'une jeune femme en 1939 :

QUESTIONNAIRE

Répondre avec franchise et netteté (sans faute) :

Mes lettres

Combien mettent-elles de temps à te parvenir ?

Combien de fois vas-tu à la poste quand tu en attends ?

Souris-tu parfois en les lisant ?

Ne t'ennuient-elles pas par leur longueur ?

Ont-elles toujours des fautes ?

Es-tu heureux de les avoir ? J'ai honte de te demander cela.

Penses-tu tout de suite me répondre, ou te dis-tu : « Je répondrai quand j'aurai le temps » ?

Penses-tu que je t'aime toujours autant ?

Est-ce que je peux toujours mettre mon adresse au dos de l'enveloppe ?

La craie est-elle malsaine à travailler et si oui, pourquoi ?

Qu'est-ce que je fais du cache-nez qui est fini ? Le tien fait avec le reste de laine ?

As-tu des alertes à Toulouse ? As-tu peur ? Descends-tu à la cave ?

As-tu un masque à gaz ? L’emmènes-tu au lycée ?
Si la guerre finissait dans quelques jours, reviendriez-vous de suite ou dans un an ?
As-tu compté les mois depuis ton départ ?
Réponse ou sans quoi, fessée.
Ne déchire qu’après avoir répondu.

Justine Guillery : Lettres écrites à Hippolyte Guillery (APA 81)

Justine écrit régulièrement à ses frères Hippolyte et Charles, au début du XIXème siècle et fait circuler les nouvelles de la famille.

La Madeleine (Vernon) le 20 mars 1824.

Je baise mille fois le nouveau-né, j’embrasse la bonne mère qui lui a donné le jour ainsi que son cher mari. Puisse ce cher petit enfant être aussi heureux que je le désire. Puisse la Providence, touchée des vertus de la famille, ajouter à ses jours les jours heureux qu’elle a retranchés de la vie de sa Grand-mère et de celle de sa tante, qu’il hérite des réflexions et de la sagesse que tant de malheurs ont fait naître dans le cœur de ses parents, qu’il soit riche de leur expérience et qu’il croisse au milieu de leurs caresses et de leurs bénédictions. Le jour de sa naissance sera toujours présent à ma mémoire. Le 14 mars il est né un petit Jules qui fera le bonheur de sa famille et la consolation de sa tante. Le 14 mars, le bon Hippolyte a donné à sa sœur la preuve touchante d’amitié de lui écrire le jour même de la naissance de son fils, je n’aurais pas besoin d’almanach pour me rappeler cette époque-là, la tendresse et le plaisir l’ont trop bien gravé dans mon cœur.

Blanche Marbotte, Cher grand papa, APA 491

Dans un ensemble abondant de courrier, Auguste en mission au Tonkin et Blanche s’échangent des lettres amoureuses.

Jeudi, 10 octobre 1895, p. 101

Depuis la rentrée, nous vivons dans l’eau ; c’est un déluge. Ce matin encore le ciel était tout chargé de nuages, le tonnerre grondait et la pluie a plusieurs fois tombé en grosses averses qui rendent nos chemins impraticables. Tout à coup vers midi le soleil a percé les nuages et la nature toute vernie a brillé de son bel éclat ; ainsi ta bonne lettre arrivée tantôt a dissipé la tristesse dans laquelle j’étais plongée depuis plusieurs jours, je vais enfin pouvoir t’écrire autre chose que des paroles décourageantes. Avoue qu’il me faudrait la sagesse de tous les philosophes anciens et modernes ou l’indifférence d’un mollusque pour être en train. Je pense sans cesse à ta solitude, à ton isolement, je redoute pour toi le mauvais temps, la saison des pluies toujours si difficiles à supporter. Je suis obsédée de ton absence et voilà qu’il me faut revenir sur mes bonnes résolutions. Écris-moi deux fois par semaine, Ami, pour que j’aie au moins une lettre le jeudi et le dimanche.

Mardi 4 novembre 1903, p.79

Oui, mon Ami, nous sommes tout l'un pour l'autre, oui je puise ma force et courage en toi comme tu les puises en moi, oui j'ai besoin de te parler, de te sentir présent, et les heures délicieuses de ma vie, en cette période de séparation, sont celles que je passe avec toi à laisser trotter ma plume, ou à lire ta chère écriture. Comme ta dernière lettre m'a été chaude au cœur ! J'ai si bien senti ta joie de me retrouver, de retrouver ton petit Jean quand ma première lettre t'est parvenue, tu l'as civiquement exprimé que je te remercie de l'avoir fait, avec cette chaleur de sincérité, de m'aimer comme je t'aime ! Et puis tu vas bien, tu es gai, tu plaisantes, tu as de la verve et de l'entrain, voilà qui me dédommage de bien des heures d'ennui et de solitude.

L'amusant récit de tes tribulations domestiques m'a fait rire aux larmes. Jean, lui, était inquiet, une phrase de ta lettre, mal interprétée, causait son trouble : « remarque les animaux des pays chauds ont la peau très dure, ainsi que les fruits, disais-tu, exemple : éléphants, rhinocéros, crocodiles, poires du Yunnan ». « Mais maman, se lamentait le pauvre Jean qui ne partageait pas ma gaité, il va falloir que papa fasse bien attention s'il y a des rhinocéros et des crocodiles ! C'est méchant, ces bêtes-là ! »...

Vous voilà maintenant dans la bonne saison si j'en crois une sorte de tableau que j'ai trouvé dans Lanier : octobre encore chaud, moins de pluie, de novembre à fin mars, cinq bons mois frais et secs, tu vas pouvoir déballer tes appareils, prendre des clichés. Votre marche en avant (peut-être est-elle sur le point de se faire) sera sans doute tout à la fois intéressante et salutaire : je n'ai qu'une inquiétude, le courrier n'en sera-t-il pas retardé ou égaré ?

Adèle Fernandez : Les lettres d'Adèle à sa cousine Anne. (APA 2552)

Durant 65 ans, Adèle, très active, échange des lettres à sa cousine Anne, qui elle reste près de Paris pour s'occuper de sa mère

Aix, le 28 juin 1962

Ma sœur Anne,

Merci pour ta longue lettre, je la relis encore et toujours avec autant d'étonnement. Tout y est bien expliqué et reste pourtant inexplicable. J'essaye de calculer l'âge que tu avais alors, de retrouver cette période d'incertitude, d'indécision, de tristesse que je comprenais mal et où tu te débattais mal aussi, lassant ton entourage par ton indécision, usant les patiences les plus éprouvées.

Là sans doute sont l'explication et les excuses que pourrait te donner ta mère. Et là aussi il y a une réponse à trouver. Pense à nos mères (à l'éducation absurde de cette époque) si mal préparées, les pauvres, à vivre autrement que selon un chemin bien tracé et sous tutelle d'un mari ou de leur famille. Alors s'il y avait tout à coup la solitude, le mur difficile à escalader la vie telle qu'elle est et non pas fabriquée sur mesure selon les normes familiales, comment pouvaient-elles s'en sortir ? (...) Ce n'est pas à ta mère que tu dois en vouloir, mais à ceux qui lui ont donné un si pauvre et conventionnel bagage et à toi-même pour n'avoir pas réagi... Je dis ça, mais ne le pense qu'à moitié, en ce qui te concerne, car où aurais-tu trouvé l'énergie, l'imagination et le courage de tout foutre en l'air ? Je crois que c'est impossible quand on a tout contre soi. Pourtant la vie ne finit pas ce soir, donc la lutte continue (...). Garde ton énergie et ta tendresse pour foncer vers autre chose. Ce morne désespoir me désole, soigne-toi vraiment. Ne recule pas pour la vie d'un chat, à vendre ta

maison, à changer de vie. Puisque ce n'est pas la maison du bonheur ne t'y tue pas. Sors-en, voyage, rends-toi plus libre. En attendant, écris-moi et pense encore un peu à ta vieille cousine qui t'embrasse.

(...)

Ta vieille Adèle

Aix, mas Alto, le 30 juillet 1971

Ma belle Anne,

Oui, je m'excuse d'être une mauvaise correspondante mais je suis débordée par le travail au mas avec les 7 petits-fils. Les parents sont au travail, les autres en vacances et je suis seule, aidée de 9 heures à 18 heures par une gentille jeune femme qui a elle aussi un bébé de 2 ans, ce qui fait le 8^e.

Alors tu peux comprendre que, même si je les couche tôt pour avoir un peu de temps à moi, je suis trop exténuée pour prendre la plume.

Je m'allonge au jardin par la fraîcheur du soir avec une bonne pipe et récupère ainsi avant d'aller me coucher. Dans quelques jours, j'aurai Michel qui m'aidera bien pour tout.

J'ai déjà interrompu deux fois cette lettre parce que Benjamin mangeait la pâtée du chien, puis parce que Mikis rampait vers la piscine où il s'est inondé avec ravissement en plein soleil en enlevant son chapeau pour le jeter dans l'eau, pendant ce temps, Olivier et Nicolas se bagarrent, Romain tombe, Manuel se penche sur un arbre pour cracher sur Bruno.

Je ne parle pas ni de la cuisine ni du ménage, vaisselles, courses. Aussi, ne sois ni inquiète ni surprise si je n'écris pas.

J'espère que ton histoire de dents finira bien, mais pourquoi ne fais-tu jamais rien comme tout le monde ?

Je t'embrasse vite pour coller du Mercurochrome sur le genou de Romain.

Baisers à ta maman, meilleurs vœux tout de même, paix et santé.

Ton Adèle

Alain Pignon : Correspondance de guerre 1939-1940 (APA 3057)

Une partie de la famille Pignon (enseignants à Tunis) se trouve bloquée en France pendant l'été 1939.

(de France Reix à Saint Martial à Jean Pignon à Marseille)

Saint Martial, 9 heures moins 10 du soir

Mercredi 30 Août 1939

Mon petit Janot tant aimé,

Je suis prête à aller me coucher mais tu penses bien que je ne peux pas m'endormir sans penser à toi et sans t'envoyer beaucoup de baisers et de caresses. Le voyage s'est bien passé, Grand-mère était fatiguée bien sûr, mais surtout inquiète, car Mme Cougourdan vue à Brive venant d'Ussel nous a dit que sa fille avait reçu un télégramme la rappelant. Je pensais en trouver un pour moi et je m'apprêtais à te télégraphier de m'attendre, mais il paraît d'après la *Dépêche Tunisienne* qu'on ne rappelle que les responsables d'un service ou les hommes.

Il fait bon mon Janot chéri, et tu n'es pas là pour jouir de la fraîcheur, tu es tout seul dans ta chambre de Marseille, dans ce bruit si pénible après le calme des prés troublé par le bruissement de la rivière. Je pensais cet après-midi dans le train en recevant entre deux flots de fumée des bouffées de parfum de regain sec, à toutes

nos bonnes promenades à deux cet été. C'est la première fois que je jouis de mes vacances car j'ai pu te voir reposer.

Je compte déjà les jours qui me séparent de toi, car sauf rappel avant le 23 j'espère bien m'embarquer seule ou avec les enfants à la date que nous avons fixée. Dès que tu seras arrivé dis-moi comment tu as organisé ta vie militaire avec beaucoup de détails....

Bonsoir mon Janot chéri, je vais m'endormir le cœur bien gros en songeant au creux si doux de ton épaule où je ne pourrais pas appuyer ma tête en faisant des vœux pour que nous nous retrouvions le plus tôt possible.

Je t'embrasse longuement comme je t'aime

Saint-Martial, vendredi 1^{er} Septembre 1939 pp. 23-24

Mon Jean, je voudrais savoir ce que tu fais, où tu es, où tu vas aller, sans trop de retard. Toutes les Michelinés (autorail fabriqué par Michelin) sont supprimées, le courrier est arrivé par le train avec du retard. J'étais bien impatiente. J'ai lu tes lettres, interrompue à chaque instant, je les relirai tout à l'heure à loisir... Mon Janot, je t'aime de toutes mes forces et j'ai hâte d'être près de toi. Je t'embrasse bien tendrement aussi souvent au cours de la journée que je le faisais lorsque tu étais là, mais hélas par la pensée seulement.

2 heures, impossible de t'écrire longuement et de relire tes lettres tranquillement. J'ai dû ce matin faire un tas de choses et n'ai pas eu une minute à moi. Alain va poster ce mot à la gare d'Excideuil pour le train de 2 heures 50, et à 3 h je dois aller voir Torisson (le chef de gare) au Pont de Mayas dire à Mme Compagnon ce que tu m'écris et surtout le contenu du télégramme.

Tu auras ce mot à Tunis, j'espère que tu auras pu aller chez tata Babeth te reposer à la maison, etc...

Écris par le même bateau pour me dire ce que tu as trouvé et où tu vas. Tu n'as pas pensé de télégraphier à Tonton Émile pour lui dire que tu arrivais. Beaucoup de bisces mon Jean chéri, il faut beaucoup plus de courage pour rester que pour partir. Je resterai avec les enfants jusqu'à l'extrême limite.

Je fais des efforts pour penser à toi juste ce qu'il faut mais pas trop. Ce soir, après dîner, je suis allée au jardin prendre du linge, si tu avais été là tu serais venu avec moi.

Les journées sont belles, quelles promenades agréables nous ferions tous les deux. Les poires et les pêches mûrissent toutes en même temps. Tous les enfants veulent partager, avec moi, je mange des moitiés de poires ou de pêches, des quarts, je m'y perds.

Je fais tout ce que je peux, comme si tu étais là mon Jean aimé, j'ai beaucoup de courage, mais je mérite beaucoup, beaucoup de baisers. J'ajouterai un mot demain, car je suis encore de cuisine toute la jurée, mais tout ira si j'ai une lettre de toi. Bonsoir, mon aimé, dors bien, je, mets de longs baisers doux sur tes paupières, sur ton front, dans ton cou, comme si j'étais dans tes bras.

Je t'embrasse longuement comme j'aime et comme tu aimes. F.

Madeleine B. : Lettres d'évacuation (APA 2138-10)

En 1939 Madeleine, institutrice, écrit à sa sœur, évacuée comme elle en province avec leurs classes, et à leurs parents.

Salneuves le 9 avril 1940 (p.37)

Ma bien chère grosse Vonvon

Voilà un échange de lettres assez rare dans la famille B., dont le sujet fut souvent prohibé comme l'alcool au temps du régime sec. Mais les circonstances changent quelquefois de façon difficile à prévoir. Ces gens qui il y a quelques mois étaient des étrangers, sont devenus pour moi de bons amis, même mieux que des amis puisque j'ai l'impression de retrouver chez eux une famille. Je m'y sens bien, sans être contrainte comme chez certaines personnes de notre famille.

Mais remarque que tout en étant charmants et en me parlant quelquefois d'une manière voilée, je ne me fais pas d'illusion. Car ce jeune homme peut, au cours de la guerre faire la connaissance de jeune fille de là-bas. Et ma foi, moi... aussi je ne veux pas me faire trop d'illusions, pour avoir moins de déceptions. Que veux-tu, tu me diras que je vois les choses trop en noir, mais c'est peut-être mieux. Je suis toujours reçue chez eux d'une manière fort cordiale. J'ai passé ce dimanche avec eux et nous sommes allés nous promener en forêt, ce qui était très agréable. J'ai arraché des iris d'eau et nous avons rapporté des plantes à la maison. Le soir, reconduite en auto à Salneuves, ce qui est tout à fait épatant...

Hier j'ai dû aller à Châtillon et ai surpris les S. qui m'ont retenue à déjeuner. J'aide un peu, ce qui surprendrait bien maman. J'épluche la salade, quelques pommes de terre, j'essuie la vaisselle, je mets la table, enfin quelques menus travaux qui rendent service, soulagent un peu Madame S. mère qui est un peu fatiguée en ce moment et qui me permet de leur prouver un peu de reconnaissance en échange de l'affection qu'ils me portent...

Ta petite confession ne m'a pas surprise. Depuis longtemps, je soupçonnais que tu correspondais avec quelqu'un ce qui est bien compréhensible et j'attendais patiemment que tu me le dises simplement. Tu n'as pas eu assez confiance en moi. Pourtant il est doux de parler de ce qui vous tient au cœur avec des personnes qui vous aiment bien. Peut-être ne trouvais-tu trop jeune, peut-être est-ce par timidité de ta part, ou bien avais-tu peur de trop t'avancer. Je l'ai deviné par les lettres que tu écrivais pour tes amies (*e souligné 2 fois*), par des questions posées d'une certaine façon, par les renseignements que tu voulais avoir sur Sens... par de menus faits dont je ne me souviens plus mais qui confirmaient ce que je pensais. Papa et maman ne m'ont jamais rien dit.

Il est si naturel de songer à se créer un foyer avec un ou plusieurs enfants. Même si l'on a du mal, des ennuis, des soucis, il y a tout de même de bons moments, même si la vieillesse est triste et solitaire, il y a le souvenir, ce qui n'est pas à dédaigner.

Trêve de péroraison. Voilà bien une longue lettre. Écris-moi souvent. Parle-moi de ce qui te tient au cœur, puisque je crois maintenant qu'il n'y a plus de secret entre nous.

Ma chère Vonvon je te quitte en t'embrassant très, très, très fort.

Ta petite, sœur.

Madeleine

Postée de la banlieue parisienne le 23 juillet 1940, arrivée le 25 Juillet
Bien chère Vonvon, bien chers Parents

Vite un petit mot pour vous dire que je vais bien, que Robert m'a écrit une longue lettre, que Mr et Mme S. ont envoyé une lettre à nos parents pour qu'ils leur donnent mon adresse (lettre que j'ai ouverte d'ailleurs) et que j'ai reçu une lettre de

Maurice qui est dans le Gers. Il n'est pas prisonnier, tant mieux. Il ne souffrira pas de la faim, ainsi.

Que les institutrices doivent regagner leur poste (celles qui sont parties le 13 juin), que la vie redevient normale. Le marché hier était bien achalandé, le monde fou. Les maisons s'animent, les fenêtres s'ouvrent, les Allemands sont à l'école et défilent en chantant dans les rues.

Que je vais à l'école chaque jour et que j'ai obtenu une carte SNCF, hebdomadaire coût 9,50 f au lieu de payer 4 f par jour A et R, ce qui est appréciable. Que Mme R. est rentrée hier de la Sarthe, son fils replié en Dordogne.

Que l'on parle de démobiliser les fonctionnaires afin qu'ils regagnent leur poste.

Que je ne dépéris pas et me soigne bien, ce qui étonnera sans doute maman.

Que j'ai passé un excellent dimanche, seule peut-être, mais dans le calme réparateur de la maison...

Que je n'ai plus mon cheval repris par la propriétaire ce qui doit réjouir maman ;

Que la situation, pour triste qu'elle soit ne doit pas nous rendre morose et empoisonner notre vie avec ce qui n'est plus et aurait pu encore être.

Qu'il faut se tourner vers l'avenir avec courage et bonne volonté.

Que je voudrais revoir vos vieilles gueugueules chéries.

Que vous n'aurez, paraît-il, vos bagages enregistrés que le lendemain de votre arrivée, c'est la boulangère qui me l'a dit.

Que vous aurez peut-être, toujours par l'intermédiaire de la boulangère, un véhicule pour transbahuter vos bagages.

Que j'ai bien sommeil(11hetdemie), voilà trois heures que j'écris des lettres.

Que je finis ma lettre.

Que je vous dis bonsoir

Que je vous embrasse bien fort

Que je vous dis à bientôt.

Que j'ai bien envie de rire avec tous mes « que ».

M.

Alice Rambion : Journal des années de guerre. (APA 3756)

Alice écrit dans un cahier à son mari prisonnier car elle n'a pas son adresse.

Viols-le-Fort, 6 septembre 1940

Mon bien-aimé adoré,

Ce matin, je viens de recevoir les deux premiers colis que je t'avais envoyés : « Inconnu au Stalag XIII A ». Sans doute tu n'as fait qu'y passer. Sans doute on t'a envoyé plus loin. Si tu y es inconnu pour les paquets, tu l'es aussi bien pour les lettres. Donc tu n'as rien reçu de moi, ni de personne depuis bientôt 3 mois. Mon amour, mon bien-aimé, s'il y avait un Dieu, permettrait-il de telles choses ? Le silence est plus complet encore que je ne le croyais. Ma dernière illusion s'effondre : qu'au moins chaque jour ma lettre, débordante d'amour, t'apportait un peu de bonheur, si moi je ne recevais rien.

Depuis trois mois. Comme tu dois souffrir mon cher amour ! Savoir que tu es malheureux et ne rien pouvoir pour toi, être là, impuissante. C'est atroce. Il faut pour ne pas sombrer dans le désespoir tendre sa volonté au point d'en souffrir dans sa chair.

Quelque chose demeure cependant, et c'est le principal : notre amour. Certitude absolue que le jour où tu reviendras, quel que soit ce jour, demain ou dans deux ans, nous nous retrouverons inchangés, avec un amour grandi jusqu'à l'infini par la souffrance.

Moi, ici, demain ailleurs, un ailleurs dont je ne sais pas encore le nom, je souffre de ton absence, de ton silence. Toi là-bas, là-bas que j'essaie de situer, d'imaginer, je puis faire des erreurs de plus de 1000 km, tu souffres de mon absence, de mon silence. Mais nous savons tous deux, et c'est ce qui nous aide à vivre, nous savons que rien ne peut entamer le diamant de notre amour. Nous nous retrouverons dussions-nous attendre 10 ans et davantage et ce jour-là sera cent fois préférable à toute une vie.

Tu sais, cette chanson de Solveig, que j'aime, que j'ai chantée un jour blottie contre toi sur la route de Nîmes qu'ombragent de grands platanes, en ce magnifique mois de janvier 1940 :

« L'hiver peut s'enfuir, le printemps bien aimé
Peut s'écouler,
Les feuilles d'automne et les fruits de l'été
Ont pu passer.
Moi je t'attends ici, ô mon doux fiancé,
Jusqu'à mon jour dernier
Je t'ai donné mon cœur, j'attendrai résignée
Il ne saurait changer »

Cette chanson chante en mon cœur ses accents tristes et doux et pourtant si pleins d'espoir.

La garrigue flamboie devant ma fenêtre. Au soleil, il n'est pas encore 1h. Les lointains sont bleus. Des grillons chantent. Hier j'ai acheté un peu d'essence d'aspic. Son parfum trop fort flotte dans ma chambre.

Ce matin j'ai écrit à Odette. Dans ma peine c'est vers elle que je me suis réfugiée. J'ai pleuré tandis que je lui écrivais. À présent ma gorge encore est serrée, mais je sens peu à peu ma sérénité revenir.

J'écris pour le jour où tu reviendras. Cet acte de foi et d'espérance me fait du bien. S'il y a un Dieu, qu'il pardonne les blasphèmes que m'arraché la souffrance et qu'il ait pitié de nous. Notre amour est plus fort que Dieu lui-même. Et cela, j'ai la ferme conviction que ce n'est pas un blasphème.

J'ai commencé ce cahier. Je ne peux plus t'écrire puisque je n'ai plus d'adresse. Chaque jour je t'écrirai sur ce cahier. Et si à nouveau je puis t'écrire un jour, je continuerai à confier à ce cahier ce que les circonstances m'empêcheront de te dire directement.

Quand tu reviendras...

Je vais continuer de travailler un peu. La révision du cours sur l'Angleterre ! Il le faut. Mais d'abord continuer le récit entrepris hier de ce que j'ai vu et entendu au sujet des réfugiés, sur le cahier où depuis bientôt deux mois je « travaille pour nous ». Acte de foi, cela aussi.

Adieu, mon bien-aimé. Mon amour est immense. Immense comme cette garrigue, immense comme le soleil qui la dévore, immense comme ton amour à toi. Je t'adore. Que ne peux-tu sentir le baiser que mes lèvres te donnent en rêve !

Alissou

Marie Touchard : Lettres de guerre. (APA 2125)

Lettres envoyées d'Ecosse par Marie Touchard à sa famille dans la Sarthe durant la 2^e Guerre mondiale

2 novembre 1941 Nithdene

Mon papa,

Nous allons coucher trois soirs dans la maison de Livingstone, à Dumbreck, un faubourg de Glasgow que tu connais presque puisque tu es allé chez les Emslies. Maman est allée passer quelques jours à Pitlochry avec Betty. Alice restait seule dans la maison avec le gros chat siamois, et nous sommes venus, à sa prière, lui tenir compagnie. Cela veut dire que nous prenons nous aussi un week-end de vacances car Alice nous gâte.

Mon petit papa, c'était la Toussaint hier. Je voudrais être près de toi. Ta pensée est avec maman, si nous étions tous ensemble notre pensée serait près de maman, tu devines qu'il en est ainsi mon papa, mais nous sommes si loin. Qu'est-ce qui te réchauffe Papa aujourd'hui et hier, quand tu vas loin, loin dans tes pensées ? J'aimerais tellement mieux te savoir à Lombron. Le Petit Creux avec la seule compagnie de Maria et des enfants pour toi mon papa ! Il me semble que tout doit être si gris, si gris et si plein d'ennuis. Qui trouves-tu mon papa à qui tu puisses parler ? Oh mon petit papa, c'est terrible de penser que maman est partie. Même malade, surtout malade. La seule personne devant qui tu étais absolument toi-même. Et maintenant tu te prêteras à la vie des autres, tu seras distrait par ceux que tu aimes, mais ils te laisseront ta solitude. Même nous papa chéri. Est-ce que c'est tout fou de penser que je t'aide en pensant cela ?

Si j'étais au Creux mon papa en ces mauvais jours, j'aurais peut-être l'idée de t'écrire ce que je n'oserais pas te dire, une lettre que tu trouverais dans ta chambre et qui voudrait rendre ta soirée moins désolée. Alors, je t'écrirais cela : Que même si nous ne pouvons pas remplacer près de toi maman, tout de même nous sommes ses enfants. Il y a quelque chose d'elle en chacun de nous.

Et puis je te dirais mon papa que cette grande solitude c'est elle qui en aurait souffert si tu étais mort le premier.

Partir tous les deux ensemble ! Peut-être mon papa. Peut-être que cela vaut tout de même la peine de vivre encore. Je pense au jour où nous rentrerons, Jean de son côté, Harry et moi du nôtre. Si tu es là, ce jour là sera beau. Et si nous n'avons pas maman, nous l'aurons eue, papa, elle sera en nous, et autour de nous. Tu aides cela en vivant.

Nous ne sommes pas des gens extraordinaires. Nous passerions les uns à côté des autres sans nous arrêter si nous ne nous aimions pas. Maman ne t'aurait pas compris sans l'amour qu'elle avait pour toi. Et sans ton amour tu ne l'aurais pas comprise du tout. Notre amour à nous peut aussi faire des miracles papa. Fais nous confiance.

Je t'embrasse de tout mon cœur, bien bien bien fort
Ta petite fille Marie

**Hélène Mathurin : Une J3 intime. Lettres à une amie, 1942-1947
(APA2427)**

Amitié entre deux jeunes filles en quête d'elles-mêmes

Maisonnais le 16 juillet (p.63)

Ma chère petite Renée,

Je ne sais plus quelle est la date de ta dernière lettre. Vais-je rester longtemps sans nouvelles ?

Je suis vraiment triste, pas inquiète car je suppose que ton silence vient seulement du défaut de transports. Je profite de ce qu'Albert va à Limoges pour te donner un mot. Ici, malgré quelques mouvements tout va bien au point de vue militaire et politique. Pourtant quelques arrestations à Maisonnais et aux environs par le maquis (maire, président de la légion). Le 14 juillet a été fêté.

Aujourd'hui je suis allée à l'étang du Puy avec Albert. Il s'est baigné. Qt à moi j'ai été obligée de me réprimer. Enfin mieux vaut cela qu'une pleurésie.

J'en pleure parfois de ne pas savoir ce que tu fais, ce que tu penses, et de ne plus recevoir tes lettres qui réconfortent et consolent. La semaine avant dernière j'ai eu une longue crise de cafard. Je ne peux plus travailler ça me désole. Je lis et je laisse couler le temps : j'attends la fin et elle sera longue à venir, les mouvements st bien lents.

Pourrons-nous fêter tes 20 ans au jour dit ?... J'en doute. Ce sera pour plus tard. Je suppose que le 15 août se passera sans fête.

Je t'embrasse ma petite Renée de tout cœur. Je ne m'attarde pas car voici la nuit et point de Lumière. Dès que possible écris-moi une longue lettre. (Si quelqu'un va à Limoges p. ex.). De mon côté je t'enverrai de longues pages. Pour l'instant mieux vaut ne pas m'allonger, je t'ennuierais.

De grosses bises. Hélène

Maisonnais le 18 juillet

Ma chère Renée

Hier soir j'ai donné une lettre à Albert qui allait à Limoges, car ici le courrier arrive et part assez irrégulièrement. Je crois que de la St Sulpice à Limoges la voie a du mal car ta lettre du 4 juillet ne m'est parvenue que ce matin : en effet Geneviève B. Qui est venue la semaine dernière me disait que des viaducs, des ponts ou tunnels – je ne sais plus – avaient été écrasés. Aussi après plus de trois semaines d'attente vaine te dire ma joie en voyant une enveloppe bien bombée est inutile.

Je veux te dire d'abord que je suis émerveillée par l'identité de nos pensées et de nos sentiments même de loin sans que nous puissions nous les communiquer par la parole. Qui sait ? Il y a peut-être une communication par la pensée... c'est étrange comme je me retrouve dans tes propres lettres. Je comprends parfaitement ta peine, ta grande peine physique et morale. D'un côté ta maman malade qui doit être impatiente de se lever, Guite qui te comprend mal, ton papa accablé de travail. Je conçois si bien tes difficultés en présence d'un travail fatigant, éreintant même, auquel tu n'es pas habituée...

Mais me voilà bien loin de toi et de tes soucis : nous nous ressemblons tellement que je ne peux m'empêcher de penser à moi et à mes propres ennuis à la lecture des tiens. Si j'étais près de toi je t'aiderais, je te consolerais : il est si doux de trouver quelqu'un à qui parler le soir après une journée désespérante. Une maman ne doit pas tout entendre, elles nous aiment tant ces pauvres mamans que le moindre de nos ennuis est immense à leurs yeux...

Je te quitte ma petite Renée
Je t'embrasse de tout mon cœur. Hélène

Serge & Denise Wahart : Les adultères seront punis (APA 268)

Huit cents lettres échangées entre Serge et Denise, tous deux mal mariés, en ces temps troublés qui n'empêchent pas la passion

Mardi 23 septembre 1943

Arlette,

Ton frère, si tu savais ! Il a enfin osé, sous une pluie d'orage, dans la forêt de Chantilly, osé m'embrasser. Tu entends ? Et partout me caresser. Je n'ai pas honte. Je l'avais provoqué, et je le laissais faire, triomphante, attendant plus, attendant tout. Oui, j'étais sans pudeur, j'attendais, consentante. Il pouvait faire tout ce qu'il voulait, je crois qu'il voulait tout. Ma sa main a hésité lorsqu'elle a atteint mon dessous le plus intime. Puis, comme il ne pleuvait plus il a repris le contrôle de sa main, et m'a entraînée hors de ce petit abri, où j'étais si bien, serrant mes bras autour de lui.

Tu sais, j'ai sa promesse de me vouloir chez lui, toute ma vie, et cela, je vais en vivre désormais. Je vais pouvoir lui dire enfin « tu » en toute liberté. Cela nous est venu hier, en même temps.

Au revoir ma grande sœur, ne me refuse pas la joie de t'appeler ainsi.

Denise

P.S. Conserve ce papier, tu le lui donneras un jour, lorsque je serai près de lui, ou lorsque je saurai qu'il ne veut pas de moi.

28 janvier 1944

Mon amour si grand,

Ainsi, tu veux que je revive pour toi mon arrivée ? Eh bien, chéri, comme toi, j'ai cru tomber lorsque mes pieds ont touché le quai. Et c'est pourquoi je me suis jetée si vite dans tes bras. Tu étais si pâle, aussi pâle que je devais l'être. Ma vue se brouillait.

J'ai senti quelques larmes que j'ai reniflées, comme je le faisais, toute petite, quand j'avais du chagrin. Heureusement qu'Arlette est intervenue et m'a traînée jusqu'à la voiture. Je t'ai alors tendu ma lettre. Je t'aime. Tu es à moi désormais, rien qu'à moi, tout à moi.

Bientôt je serai à toi, je serai ta Nise.

Ta femme, la vraie

Henriette Gillet : Lettres à Pierre, 1945 (APA 3775)

En 1945 Henriette, qui est enceinte, écrit à Pierre à Paris, mêlant amour et considérations pratiques

Mardi 8 mai 1945

Victoire ! Enfin. Mais quelle journée décevante ! Tu vois ce vieux St Marcellin à moitié endormi. Je croyais à une joie délirante, à une journée de folie... et je n'ai trouvé que des gens abrutis, un patelin sans enthousiasme qui s'installe dans la paix comme moi dans mon lit. Il faut que ça a été assez mal fichu ce « jour V » différé.

Hier on n'osait y croire-on nous le promet pour aujourd'hui... on attend... et voilà, à 8h on y était. À 5 heures, rassemblement sur la place. Discours des autorités suivis d'un défilé filandreux et vasouillard. Quelques canards habituels toujours bien envoyés. Et chacun rentre chez soi se demandant s'il revenait d'un enterrement ou d'autre chose.

Le mieux encore a été la soirée. La première fois de ma vie que je vais à un « bal populaire » en plein air... et ma foi je me suis assez bien amusée. Oh ce n'était pas parfait mais cela a un peu compensé la déception.

Mais mon chéri j'ai mis 8 mai en réalité, nous sommes le 9 puisqu'il est 2 1/2 h du matin. Je venais juste te dire un petit bonsoir. Tu m'as trop manqué aujourd'hui mon amour. C'est bête je le répète, je ne peux plus me réjouir sans toi et je me suis trouvée désœuvrée, vide, déçue.

J'avais envie de Paris, de revue militaire, de soldats... du décor de la victoire quoi ! J'espère que tu as joui de tout cela pour deux et que tu me raconteras tout. Je croirai y avoir été.

Bonsoir mon ange chéri. Je vais rêver à ce jour de folie... celui que j'espérais être le « jour V ». Je regretterai toute ma vie d'avoir été à St Marcellin un jour pareil.

Bonne nuit amour ? Je voudrais t'embrasser tendrement. Je voudrais que tu sois là, « ô mon doux fiancé ». Je n'ai pas très sommeil, je voudrais bavarder tout le reste de la nuit avec toi mais il faut se faire une raison... à demain.

Cécile F., Etienne H. Correspondance (APA 1001)

Mariée depuis 18 ans, mère de 3 enfants, Cécile s'éprend de son cousin Etienne. Ils vivent leur passion en cachette

Paris, Lundi 11 juin 1945

Je suis folle de joie, j'ai eu tant d'émotion d'aller à ce bureau samedi déjà, ce matin à mon retour de deux jours, j'ai eu ce grand bonheur que l'employé me donne tes deux lettres. Je ne sais comment te dire toute ma pensée, la folie de te sentir plus près de moi, me dire des choses merveilleuses, je vis dans ta pensée. J'ai la chance aujourd'hui d'être seule à midi, à cause d'un banquet, je suis dans ma petite chambre, seule, tu peux t'imaginer mon bonheur, être seule pour moi c'est être plus près de toi. Je vais même manger ici sur ma petite table, en rêvant que tu es en face de moi, si tu savais les rêves que j'imagine depuis que je suis ici. Je suis si heureuse quand on me fait des compliments, je ne pense qu'à toi, si tu étais là, que tu me voies un peu jolie, c'est mon seul désir maintenant. Mon amie Lili m'a tellement dit que j'avais l'air si transformée de bonheur et jeunesse que je pense que toi seul est en cause ; il me semble que toute mon ancienne vie est oubliée pour ne penser qu'à ma nouvelle existence. Je pense que j'ai dû te faire de la peine dans mon tout petit mot. Maintenant que je te relis et caresse avec ma bouche ta lettre, j'ai confiance, je suis si heureuse de savoir que tu m'aimes ; je suis folle de t'écrire, tu es si peu raisonnable, tu vas me faire plaisir d'enterrer cette lettre, sois prudent, mon chéri, tu sais que notre bonheur serait fini, que ma vie entière future serait un cauchemar, pense aux choses terrestres un peu ; promets-moi de faire attention et de la déchirer.

Nous sommes pardonnables, car nous nous aimons, c'est une chose que personne ne peut empêcher. Je ne veux pas être triste pour ne pas te faire de la peine, mais c'est malgré moi par moments, au milieu d'une distraction, de penser à l'avenir avec inquiétude, et je vois en face, dans la rue, un couple heureux dans un hôtel, quel

sans-gêne ils ont. En tenue plu que légère à la fenêtre, il y a des gens qui n'ont pas de soucis et qui sont libres !...

La vie ne me plaît plus ici, je suis heureuse de dire que je suis fatiguée, pour pouvoir rester dans ma chambre seule et rêver !... Le théâtre m'a fait revivre un roman merveilleux, mais tu n'étais pas près de moi, si j'avais pu sentir la chaleur de ta main dans la mienne et ton regard parfois où je peux lire ta pensée.

Hier dimanche j'étais triste l'après-midi, aujourd'hui que tu m'annonces la visite remise, je ris de ma peine et je suis folle de bonheur de penser que tu m'aimes encore et que tu sais si bien me rendre heureuse par tes paroles qui sont des caresses pour moi. Je vais essayer de manger seule, mon appétit c'est de l'eau fraîche et je vais m'allonger avec tes lettres sur mon cœur... Je te donne mes lèvres, je reste la tête sur ta poitrine longtemps en t'aimant.

Sylvette Dupuy Une année de mon adolescence. (APA 2434)

Dans une tentative de description d'une année de sa vie, Sylvette écrit à son père, personnalité puissante

Lettre de Sylvette à son père, Henri,
20 décembre (p.51)

Comment expliquer, cher papa, cette merveilleuse possession de moi dans la solitude de cette chambre propre ? Dans des draps frais, avec Flum (mon ours) et Ursule (une autre peluche) près de moi, avec Jacques Brel qui me sourit sur la table, avec des dentelles et des rubans romantiques ? Et avec un bon paquet de gitanes ? Vraiment, je me sens incapable de te donner la moindre petite odeur de mon bonheur d'être LOIN, très loin de la dégueulasserie infâme de la vie ; chambre d'oubli, je veux oublier tout.

Voyage très triste car je haïssais ces gens dans le compartiment, je haïssais ce faux soleil avec ce froid. Et ce qui m'énervait surtout, c'était l'appréhension de cet inconnu qui m'attend.

Je suis bien ici dans cette chambre calme et chaude ; très bien et je t'aime très fort...

Dans ce train, la tristesse me poursuivait toujours. Sur la vitre, quelques larmes de pluie. Dans les yeux des gens, des larmes de vieillesse. À Poitiers, des larmes d'ennui provincial. Des larmes de froid aussi, d'attente.

Puis le car, très long, très froid, très sombre qui se dépeuplait des rires d'enfants en vacances ce soir. J'ai aimé le car. Une petite fille m'a souri. Comme j'aime le sourire des enfants !

Le paysage était très joli. Le ciel aussi. À un carrefour de routes, un grand Christ noir se détachait sur le gris bordé de roses. Comprends-tu ? Bien sûr que tu comprends.

Dans ce car, de jeunes imbéciles. Mais une chaude sympathie vers eux car j'adore les garçons entre eux.

Quelques derniers bruits me parviennent : l'indicatif de la fin de *Lecture Pour Tous*. Sans doute, as-tu la tête entre tes mains, et fermes-tu les paupières. Sur la table, il doit rester quelques croûtons de pain et un litre de Préfontaines. Est-ce que je me trompe ? (Attention, j'ai l'imagination très très fertile !)

Toujours des points d'interrogation... la vie semble n'être faite que de points d'interrogation et de points de suspension. Quelquefois, des points d'exclamation, des constatations faciles.

Je me demande si tout ceci a quelque intérêt pour toi. Je voudrais que tu me répondes beaucoup. Tu entends ?

Je vais repartir dans MON monde. Un monde de bougies, de chaude amitié où se rencontrent des rêves, des légendes et des souvenirs.

J'ai beaucoup aimé ton poème. C'est immense, c'est magnifique.

« Je n'ai plus en moins la moindre petite bougie d'une foi quelconque ». Si, il faut que j'en aie. Je n'aime pas en vain Jacques Brel, c'est impossible.

Je rêve, je vais rêver. Bises. Ta fille

Luce Haccard : La malavie. (APA 1730)

Luce cherche à avoir une relation avec sa mère, d'amie à amie.

27 juin 1963

Ma chère maman,

Une chose curieuse m'arrive : je ne suis intéressée que par la musique, et la poésie, autre musique. Heureusement qu'il me reste cet intérêt, sinon je n'ose imaginer ce que je deviendrais...

Ceci étant, je me rapproche, en esprit seulement, de ma mère de plus en plus. Je pense souvent à toi, de mieux en mieux. Je croyais te comprendre, mais on ne comprend pas tant qu'on n'a pas éprouvé soi-même ce que l'autre a expérimenté. Et je commence à l'éprouver... hélas, car je sais bien, va, que ta vie n'a pas été très gaie à partir du moment où tu m'as faite avec André. Exception faite, peut-être, des années où tu as pu me posséder entièrement. Jusqu'à quand ? On ne peut pas, tu aurais dû le savoir, posséder un être complet très longtemps, ni André, ni moi, ni personne. Mais je sais bien, maman, que le besoin est là, obsédant, tyrannique, d'un amour parfait, c'est-à-dire d'une possession complète.

Si tu pouvais un instant, oublie ta rancune, que je comprends bien pourtant, et admettre que je suis maintenant à peu près ton égale, sinon en malheur, du moins en connaissance du malheur, nous pourrions être amies. Peut-être riras-tu de cette prétention ? Peut-être n'as-tu pas encore atteint ce stade, mais tu y viendras, tu verras, et un jour ne subsistera plus aucune rancune, ni amertume, ni mépris entre nous.

C'est en tout cas ce que je souhaite très fort.

Mardi 10 août 1965

Ma chère maman,

J'aimerais bien pouvoir t'aider en attendant mais comment faire quand je me trouve moi-même dans une passe on ne peut plus délicate, pour un an au moins. Mais je ne t'ennuierai pas avec mes malheurs, somme toute secondaires, d'autant que je sais que tu as à cela une réplique toute faite : « et l'enseignement !? »

Oui, bien sûr, l'enseignement.

Tu aurais toujours voulu me voir institutrice en souvenir, peut-être de tes parents.

Mais, maman, à propos d'une carrière qui engage toute la vie, on ne peut pas se permettre de faire du romantisme.

D'autant que :

- d'une part, je n'ai pas, moi, connu ces grands-parents dont tu voudrais me voir suivre l'exemple.

- d'autre part, je sais qu'ils se sont débattus dans des difficultés, notamment financières, sans fin... que la leur !

En toute conscience, est-ce que tu veux me voir faire : batailler, lutter, me restreindre toute ma vie ??

Il me semble que n'importe quelle mère préfère imaginer sa fille (ou son fils) dans une situation un peu plus confortable, non seulement du point de vue financier, mais aussi du point de vue *nerveux*.

Dis-moi aussi, et essaye, toi aussi, de comprendre et d'accepter les autres, comme moi je te comprends et t'accepte.

À 24 ans, il ne doit plus être question de relations mère-fille faites d'obéissance respectueuse, mais de relations d'individu à individu, d'amie à amie.

Je t'embrasse bien bien « amicalement » !

Annick et Gisèle Grimm : Annick l'année de ses 13 ans. (APA 1905)

Amours fusionnelles entre Annick qui vit entre son père et sa mère Gisèle

Saint-Jacud, vendredi 6 juillet 1979

Ma Nounoute,

Je viens de recevoir ta lettre. Elle est très gentille.

Je suis très contente, ma Nounoute. Avec mes copines, on est allé au marché. C'est très bien.

Tu sais, il y a une nouvelle façon de s'endormir. C'est très bien : on prend un caramel dans la bouche et on le laisse fondre. Dis-moi ce que tu en penses.

! C'est pour rire ma Nounoute chérie. En fait, ça me ferait de grosses caries, bien sûr. Je t'aime ma Noute.

L'eau est bonne mais il faut s'y habituer !

Je t'aime ma Noute. Il y a du soleil et je t'aime.

Annick qui t'aime à l'infini

Saint-Jacud, vendredi 6 juillet 1979

Ma douce et tendre maman,

J'ai envie de t'écrire en avance mais il vaut mieux attendre demain.

Je t'attends avec impatience dans mon cœur comme si tu allais venir... (j'ai écrit n'importe quoi parce que je ne savais plus quoi te dire à part que je t'aime.)

À demain grosse Noute désordre. Je t'adore.

Annick

Paris, le 19 juillet 1979

La Poune,

J'ai reçu ce matin jeudi ta 7^{ème} lettre et tu ne peux pas imaginer le plaisir que j'éprouve à ouvrir ta lettre. Ta petite bande dessinée est vraiment très bien. Un peu dommage qu'elle ne soit pas plus longue.

D'autre part, la Poune, je me demande comment tu peux douter de mon amour. L'amour d'une mère, c'est la seule chose dont on soit sûr sur la terre, sûr comme le granit, sans trahison et sans tricherie, sans intérêt non plus. Solide, immuable ! Alors, pas de panique, la Poune ! Jamais je ne cesserai de t'aimer, quoi qu'il arrive et quoi que tu fasses contre moi. Sinon ce ne serait pas la peine d'avoir une mère si elle vous trahit et vous laisse tomber comme les autres.

Je ne veux pas que tu aies le cœur gros, ni que tu sois angoissée puisque tout va bien : tu as du talent, tu es belle, nous irons ensemble au Novotel, à Bleau, tu iras en vacances avec Hubert à partir du 4/5 août... Tout va bien je te dis !

D'accord, j'ai pris possession de ta table à tréteaux, mais seulement pour écrire mon courrier. Donc, pas de bordel en perspective ! Tout est rangé. C'est impeccable. Quant au reste, je n'y touche pas.

Le boulot marche assez bien.

Ah oui ! J'oubliais ! Si tu transpires beaucoup, n'oublie pas de manger immédiatement après une grosse pincée de sel (pas « poignée »). Sinon, tu te sentirais très très fatiguée sans savoir pourquoi.

Je t'aime. J'ai hâte de t'embrasser. À demain,

Ta maman

Jacqueline Beneventi -Gabban : Lettres à mon frère. (APA 2133)

Cri d'amour face à l'éloignement brutal de son frère, exprimé sous forme poétique.

Mes yeux harcèlent l'horloge dans ce hall de gare
Ou tu me parles de tout et de rien et d'où ne se quittent nos regards.
Je voudrais arrêter le temps et ne boire que tes paroles,
Car chacun de tes mots est compté sous l'arrogance de la pendule.

Je n'entends que trop le crissement du train sur les rails.
Des mots, encore des mots lancés qui s'envolent.
Nos pâles sourires sous la lumière grise du départ qui hurle.
Soudain la porte se ferme sur mon cœur et la douleur m'assaille.
Mes lèvres tremblent de ne pouvoir dans un souffle te retenir.
Et je supplie la vie de ne pas te faire souffrir...

À mon frère Yvon,
Le 25/02/85
(Légion Étrangère)

Mes yeux avalent la route qui mène à ta garnison.
Les pommiers se multiplient. Je sais que nous approchons.

À travers les jeunes feuilles tendres, je m'imprègne du paysage ou tu vis,
Pour mieux t'imaginer une fois repartie.

Derrière les barrières blanches se dressent des murs gris,
Et mon regard embué te cherche parmi tous ces képis...

L'instant de ton approche fait battre mon cœur,
Et je suis fière à ce moment-là d'être ta sœur.

Je vois des paroles pour mieux comprendre cette vie que tu as choisie,
Qui me paraît si dure, et pourtant tu souris...

Le départ venu, je serre le brin de muguet que tu m'as offert.
Mes pas s'éloignent vers un retour qui s'annonce amer.

Maman pleure doucement, comme toujours je respecte son silence et son amour,
Je sais qu'elle et moi, vivons sans ton retour...

À mon frère Yvon
Le 14/05/85
(Camerone-Légion Étrangère)

**Michèle Douce : Je te tendresse. 3615 code « amour », un été Minitel
(APA 3794)**

Michèle se lance dans les rencontres par Minitel et joue tout l'été avec un homme à des rapports passionnés et érotiques.

Dernière semaine 21 au 27 Juillet 1991

Dans cette lettre, après une journée bien remplie qui pourrait paraître futile car seuls des échanges verbaux ont fait déborder le temps, je voulais te confier tout ce que ces échanges avec mon amie ont fait remonter à la surface.

Je ne te dis pas suffisamment pourquoi et en quoi tu es important dans ma vie maintenant encore plus qu'aux premiers jours ; ce que je trouve extraordinaire, c'est que plus le temps passe, plus nous avons des choses à nous dire : plus tu me fais découvrir, plus tu m'apprends, plus tu me fais prendre conscience d'une autre dimension des multiples aspects de la vie qui nous entoure.

Mais ce n'est pas seulement parce que tu m'enseignes que je t'aime (oui, le mot est lâché) mais pour ce que tu es (pas pour ce que tu as été ou que tu seras, mais pour ce que tu ES maintenant) :

- pour ta sensibilité à fleur de peau même si tu la camoufles bien,
- pour la richesse de ton imagination qui se dessine à travers ton travail [...]
- pour ton respect profond des autres
- pour ton mépris de la mesquinerie
- pour ton refus des idées étriquées
- pour ton instinct de vie
- pour ta générosité
- pour ta tendresse
- pour l'inquiétude de ton regard qui s'attache à moi
- pour tout et rien
- pour ta présence, ta chaleur, ton charisme
- en un mot pour résumer : parce que tu es TOI

Derniers échanges, fin juillet 91

Michel

Ce n'était pas inutile que nous nous rencontrions.

Depuis samedi dernier, je te sentais fuyant et tout en disant que rien n'était changé tu ne donnais plus signe de vie, regardant régulièrement les messages sans répondre. J'ai l'impression qu'il me faut sans cesse te stimuler pour que tu bouges ; les lettres classiques et tendres ne suffisent plus à te faire réagir et cela me conduit à exagérer le vocabulaire pour recueillir un signe de toi.

Non je n'ai pas envie d'un amour fonctionnaire avec des horaires réguliers mais j'ai besoin d'un minimum d'assurance de présence : bien sûr, je vois bien que tu

lis mes messages et cela devrait être suffisant ; j'ai confiance en toi, c'est en moi que je n'ai pas confiance et, sans doute, ainsi, je pollue notre relation. Cependant j'ai été touchée du fait que tu aies pensé que s'il t'arrivait un accident, je l'ignorerais et continuerais à m'évertuer à lancer des messages sur minitel, paniquant dans le vide.

Ce qui est très difficile, c'est de t'entendre dire : « je t'appelle » et de ne rien recevoir... là, je me sens abandonnée ; alors que tout appel imprévu est une joie, un appel promis qui n'arrive pas est un véritable déchirement : je reste collée à mon téléphone, sans oser bouger de peur de te rater tant tes appels sont rares et difficiles... et puis, rien et c'est excessivement frustrant ; j'ai beau me dire : fais autre chose, tant pis, tu auras au moins sa voix sur répondeur, n'attends pas, c'est pire que tout, reste disponible pour le monde autour de toi ; je suis là comme une vraie cruche dépendante et, en plus, je sais que tu as horreur de cela et que tu ne me le demandes pas.

Alors, pourquoi, pourquoi ne puis-je rester dans le léger de la relation sans importance ?

Parce que je sais que ça n'est pas sans importance, même pour toi.

Je voudrais être libre sans cesse pour toi ;

Je me garde toutes mes soirées disponibles et puis, à la dernière minute, quand rien ne vient de toi, je comble avec autre chose ;

Je ne peux vivre sans cesse en dernière minute ;

Il me faut maintenir une vie en dehors de toi pour ne pas devenir encore plus dépendante et je ne peux continuer d'annuler à la dernière minute, sans même te le dire, mes sorties avec d'autres parce que simplement je suis bien avec toi ;

Je ne peux pas faire le vide autour de moi, alors que tu ne me rassures en rien et que ce continuel jeu de « annule tout pour moi, sinon tu ne m'aimes pas » m'épuise.

Je t'embrasse très très très longuement partout partout de façon très tendre et indiscreète.

TA DOUCE

Marie Ange Charlotte. Bien érotiquement vôtre. (APA 545)

Marie Ange fantasme sur la venue prochaine de son amant.

11 juin 1992

Mon bien aimé

Je déroule lentement mon corps replié. Je me suis endormie ainsi, comme un petit chat dans son panier d'osier, comme un fœtus protégé du monde dans le ventre maternel. Je découvre l'usage de mes membres rendus plus présents par le fourmillement qui les parcourt. J'allonge les bras au-dessus d'un long bâillement, j'étire les jambes jusque 'au bout du lit et mes orteils rencontrent le bois lisse et frais. Je le caresse sans y penser. Je dessine les contours moulurés de la plante du pied, là où la peau est fragile et plus douce. Le contact de la couverture chaude et laineuse sous mon dos éveille des sensations oubliées. Depuis ton départ, mon corps inutile évolue sans plaisirs, sublime son désir par ses pensées tendues vers toi. Mais là, une sensualité oubliée frémit, ondule sous mes doigts. C'est curieux. Même au plus profond de notre intimité, je ne t'ai jamais fait part de mes fantasmes, de ces rêves éveillés qui font naître l'extase. Toi non plus d'ailleurs. Il est reconnu que tout le monde en a, à chacun de se créer les situations les plus irréelles pourvu que le résultat

soit le même. Mais ils ne sont que rarement narrés. Peut-être alors perdraient-ils leur dimension érotique, seraient-ils désacralisés et désormais vides de leur charme ? Et à vrai dire, je n'aimerais pas écouter des descriptions oiseuses qui ne trouveraient d'écho que dans la vulgarité. À moins que mon esprit ne soit particulièrement inventif dans le domaine de la lubricité, que je ne prenne plaisir que lorsque j'évoque des images perverses. Mais je crois sincèrement que toute personne civilisée a besoin d'expurger sa part d'animalité, et qu'après tout, c'est là une manière bien inoffensive de se purifier l'inconscient.

13 juin 1992

Nicolas chéri,

Dans cette nuit interminable, je ne savais plus s'il était six ou quinze heures ou peut-être seulement le douze, à moins qu'on ne soit déjà le quatorze. J'ai ressenti brusquement le besoin urgent de me situer dans la ronde des astres, de prendre pied sur un repère incontestable.

Rien ne presse si ce n'est ton arrivée.

Lorsque je sentirai ta chaleur contre moi, une larme d'émotion glissera lentement. Un baiser interminable effacera d'un coup la solitude pesante qui m'engourdit. Avec lui, s'évaporeront la goutte salée, symbole unique de cette large parenthèse qui se refermera comme par enchantement. Nos premiers mots seront d'une banalité proche de la bêtise. Mais comment dire en une phrase la densité de mon amour, sa variété que je tente d'exprimer au long de ces multiples paragraphes ?

Je pourrais composer un vitrail multicolore. Ses petits morceaux de verre scellés par le plomb formeraient un camaïeu du rouge ardent à l'indigo profond.

Je pourrais harmoniser toutes les nuances de la palette d'un peintre et fixer sur la toile un entrelacs de volutes. Le pinceau reposerait là, pour prolonger au gré de notre fantaisie la ligne imaginaire.

Je pourrais broder à points lancés des arabesques en fil de soie. L'aiguille besogneuse piquerait sans relâche un précieux crêpe de Chine. Ce serait l'ornement inestimable qui couvrirait l'autel de notre union.

Tu es l'artificier qui fais éclater mille feux dans mon ciel. Chaque fusée s'élève en sifflant une romance qui berce mes nuits. Les cendres forment un tapis moelleux pour adoucir la corse de mes jours. L'eau de mon regard reflète et agrandit le spectacle enivrant de la fête ; une fête incessante qui se poursuivra par-delà les derniers soupirs, dans nos âmes élevées par l'amour.

Caroline Noinin, Marine Laurent : Correspondance. (APA 2379)

Un travail de thèse sur la correspondance va se transformer en amitié profonde entre Caroline, expéditrice, et Marine, destinataire.

Lundi 30. 06. 97 (p.16)

Chère Marine

Ce qui me plaît dans l'échange de lettres, c'est qu'il se déploie dans le temps et qu'il donne l'illusion d'une connaissance.

Nous sommes inconnues l'une de l'autre et pourtant nous échangeons des mots.

Je me demande quel type de connaissance j'ai de vous à travers les lettres. Qu'est-ce que je connais de vous ? Qu'est-ce que connaître ?

Et puis il y a des questions qui m'intéressent plus que d'autres, des questions qui vont m'occuper plus longtemps.

Le but final est d'arriver à construire quelque chose d'assez beau, de pas trop idiot et qui rende hommage à ceux qui m'ont aidée. C'est ce que je souhaite réussir. Mais, dans cette histoire, les personnes rencontrées sont essentielles car toutes sont différentes, toutes ont une expérience propre. Certaines me sont plus sympathiques que d'autres, certaines m'apprennent plus parce que je les comprends mieux.

Rien n'est indifférent pour moi. Chacun existe à sa façon.

Certaines me touchent et je voudrais être capable de les aider. Je suis parfois maladroite.

Aucun échange n'est vécu comme un piège. C'est pour moi avant tout, une relation de confiance puisqu'on accepte de se confier des choses qu'on estime importantes. Qu'il y ait des incompréhensions, des maladresses, c'est à peu près inévitable. Chacun a une histoire, chacun a ses faiblesses et ses moments lumineux. Chacun est pris dans un univers.

Mais ça n'empêche pas l'estime de naître et de se consolider. Vos lettres me sont très chères, vous m'êtes très chère et ce que vous me confiez est très précieux. Je souhaite sincèrement poursuivre cet échange aussi longtemps qu'il vous plaira ; il est pour moi unique et important.

J'arrête pour filer à la poste sous la pluie que je n'aime pas beaucoup.

Amitiés de

Caroline

Ma Didou (p.436)

Bien reçu ta lettre samedi, toute colorée, avec les pétales éclatants et ta photo très belle de mère Noël toute de bleu vêtue et comme perdue dans la tempête. Elle me plaît beaucoup et je vais l'installer en face de moi...

Pour les lettres, elles doivent commencer à s'accumuler. Je pense qu'elles doivent contenir un peu de notre vie à toutes les deux et tu peux en faire ce que tu souhaites. Ce sont des petits éclats de nous-mêmes, de chers éclats dont il faut prendre soin. Peu importe si quelqu'un d'autre y regarde, les gens se lassent vite et ça m'étonnerait beaucoup que quelqu'un, un jour, et envie de tout parcourir. De ce côté-là, je ne crains rien du tout... l'idée qu'on puisse s'y replonger, les relire, les parcourir me plaît bien. Au moins elles n'iront pas directement à la poubelle.

Ici aussi, les tiennes ont rempli différentes boîtes mais je ne m'y suis pas replongée de bout en bout. Ce sera un peu long. Je sais que je le referai un jour avec plaisir.

Je t'envoie mille grises bisex (à cause de la couleur du temps) mais au fond, très chaleureuses.

Caroline

Hélène Anglesio : Marc, le ciel t'appartient. (APA 1959)

Hélène tente de faire son deuil de son mari, disparu accidentellement. Elle écrit à son amie Geneviève.

St Cyr, le 23 / 02 / 2001

Chère Geneviève,

J'étais contente de voir ton écriture sur l'enveloppe dans la boîte aux lettres ce soir car j'avais besoin que tu me tendes cette perche de l'écriture qui me va tellement mieux que le téléphone. (...)

Geneviève, tu es là dans ma vie depuis 8 ans, notre lien d'amitié a connu des crises, des moments forts et joyeux aussi, mais on dirait que la mort de Marc a creusé un fossé profond entre nous, et je tourne ce problème dans tous les sens sans comprendre ce qui se joue entre nous. Peut-être que tu es là, Geneviève, pour me permettre de m'interroger enfin sur ma façon de gérer certaines émotions négatives que j'ose à peine m'avouer, et qui sont pourtant bien là en moi. Je les retiens de toutes mes forces, mais cela n'arrange rien, bien au contraire.

Je le retiens pour ne pas te blesser, et pour ne pas me blesser moi-même en les exprimant tellement maladroitement comme je l'ai fait à Vézelay, et aussi à d'autres moments dans le passé.

Chère Geneviève, je crois que l'écriture est le seul moyen pour moi d'exprimer aujourd'hui ce que je ressens envers toi et je vais le faire en pesant chacun de mes mots.

Tu étais très mal à l'aise depuis Vézelay et tu avais raison, car je partage ce malaise ; (...) pourtant grâce à toi, depuis la mort de Marc j'ai ressenti pour la 1^{ère} fois un profond sentiment d'injustice ; j'ai beaucoup réfléchi, et la même question me revient sans cesse : pourquoi avec toi et pas avec d'autres ? Car il est bien clair que ce n'est pas toi qui es la cause directe de cette réaction en moi, mais plutôt ce que tu représentes par rapport aux liens du passé, je pense surtout aux liens avec ma fratrie, et cette idée toujours entretenue par ma mère que certains auraient eu plus que d'autres.

Je dois te remercier de m'aider à ressentir enfin la révolte que j'aurais dû normalement vivre après la mort de Marc et que j'ai tenue enfouie au fond de moi par peur.

Je tiens à ton amitié, je crois vraiment que nous avons des choses à faire ensemble, mais en ce moment c'est trop, tout est difficile pour moi, le moindre heurt, la moindre contrariété prend de l'importance. Je crois que ce dont j'aurais besoin avec toi c'est d'échanger par le moyen de l'écriture ; comme dans un couple qui s'éloigne quelques temps pour faire le point, j'aimerais garder ce lien de l'écriture avec toi ; et je sais que je saurai le jour où je pourrai enfin te voir, te parler et peut-être te serrer dans mes bras pour te demander pardon pour tout ce gâchis, je saurai ce jour ; ce jour sera le jour où mon avenir s'éclairera enfin, où ma vie sera moins vide, ce jour où je serai enfin un peu moins seule, un peu plus équilibrée. Ne t'inquiète pas, ce jour viendra, c'est certain, je le crois et j'ai confiance.

Geneviève, nous n'aurons pas fait ce chemin pour rien, nous serons fortes toutes les deux de tout cela et cette idée me réjouit.

Je t'embrasse très fort

Hélène

Rose : Lettres à toi (APA 2018)

Lettres adressées à une femme blessée à son amant, après rupture.

Mardi 12 novembre 2002

Je m'habitue doucement à vivre sans toi... il faudra bien que je fasse ce deuil. Pour ce faire je m'agite en faisant mille choses, en courant à droite et à gauche de façon à ne pas avoir trop le temps de penser. Je remplis constamment des vides, le vide immense laissé par ton absence. Je sais que c'est une illusion et que je continuerai de chercher éperdument ce qui me manque le plus : la tendresse et l'amour.

Depuis le jour où nous étions devenus amants, complices, j'avais le sentiment d'avoir rajeuni. Il m'arrivait parfois même de me trouver belle.

Maintenant je me trouve laide et vieille et je doute fort qu'un autre homme puisse m'aimer. Il m'arrive même parfois de me détester, de m'interroger sur ma capacité à aimer. La résignation et le désespoir me rattrapent et je ne crois plus beaucoup à l'amour.

Te rappelles-tu combien de fois nous avons parlé encore et encore et nous avons refait le monde à notre façon ? Je me réfugiais dans tes bras et j'avais alors le sentiment que rien ne pouvait m'arriver. Je sais maintenant que tout peut arriver, même lorsque deux êtres s'aiment comme nous nous sommes aimés.

Mes nuits sont longues sans toi... et je me réveille souvent depuis que je dors seule. Je redoute ces insomnies qui ne font qu'alimenter mon désespoir. La nuit dernière tu es venu dans mes rêves et j'ai mesuré combien je craignais tes réactions à certains de mes actes.

De toute façon il est inopportun de parler de toi au présent puisque tu n'es plus présent physiquement dans ma vie et chaque jour qui passe m'éloigne un peu plus de toi. Le temps, le temps seul apaise les souffrances et un jour nous pouvons nous retourner et réaliser que nous n'avons plus mal.

Combien de jours faut-il pour achever un deuil ?

Sylvie Bertin : Tu t'appelais Yvonne. (APA 2193)

Une lettre adressée à sa grand-mère maternelle décédée.

Tu t'appelais Yvonne, je porte ton prénom, et même ton nom de famille. Pourtant pendant longtemps, j'en avais honte, car on disait, dans la famille de ma mère, que tu avais abandonné ton fils, mon père, pour te marier et qu'il avait été élevé par l'assistance publique, que jamais tu n'avais voulu le revoir, même pas à son mariage, on disait n'importe quoi sur toi, ça me tracassait, je n'avais nulle imagination de ce que tu étais, on te disait Belle, mais insupportable. Je voyais mon père souffrir, porter le poids de tout cela, années après années. Heureusement, j'étais passionnée d'histoires d'archives, et têtue aussi. Je fis des recherches d'abord sur la famille de ma maman, j'envoyais les résultats à mes parents.

Et un jour mon père est venu à la maison, il m'a demandé une chose extraordinaire, un acte d'amour, il m'a demandé de te retrouver, de rechercher la vérité, ça n'a pas été une tâche facile, 70 ans avaient passé ! Il m'a fallu quatre ans de recherches acharnées, et des Hasards heureux, la sympathie d'un abbé chaleureux, à qui j'expliquais ma quête, ma peur était que mon père décède avant que je ne sache la vérité, et qu'il meure malheureux.

Grâce aux actes de naissance, je découvrais que ma grand-mère était morte à 25 ans, après son accouchement, on était loin de la cinquantaine ! Qu'elle avait été malheureuse et orpheline de mère à 10 ans ; que sa belle-mère était une horrible femme. Que s'étant placée comme domestique, elle avait été séduite par son patron, un homme marié ; qu'elle n'était méchante, ni cruelle, et qu'elle avait été infirmière.

Mon père n'avait pas été abandonné, mais soigné pendant quelque temps dans un sanatorium.

Grand-mère, j'ai retrouvé ton acte de baptême avec un prénom supplémentaire, Julia, il te va bien. Je trouvais trace de ton papa, enfant naturel, et de

mon arrière arrière-grand-mère, Emmanuelle, née en 1848, née à Noël et abandonnée dans un hospice de charité à Lyon.

Par le biais de ces naissances, je porte le nom de ce grand-père, si lointain, né 170 ans avant moi, c'est extraordinaire ! Pourquoi avoir tout caché à mon père ? La honte était forte autrefois, c'étaient des secrets de famille, on a tout caché à mon père, j'ai tout retrouvé. Je lui ai redonné son passé et sa sérénité.

Pour moi, il était important de te connaître chère grand-mère, de te rendre justice car on t'a couverte de Boue et de Honte, de mensonges. C'est moche ! J'aurais aimé te serrer dans mes bras, mais il me reste ton souvenir et la petite croix rouge que je porte à mon cou, en mémoire de toi...

Ta petite fille Sylvie

Michka : Correspondance (APA 2204)

Michka ne se résout pas à la mort de Patrick

3.08.2003

Patrick chéri, où es-tu ? Si seulement je pensais que tu es quelque part je pourrais imaginer de te rejoindre. Je suis si seule, désemparée.

Tu me manques tellement.

Jour après jour je mesure à quel point c'est toi qui me permettais de vivre, qui m'insufflais un élan vital, même quand toi-même tu en avais si peu.

Aujourd'hui, je suis là, inerte, sans envie, sans désir.

J'aimerais m'éteindre, pouvoir juste couper le courant. Mais c'est plus compliqué que ça, tu le sais bien toi qui t'y es repris à 3 fois.

Combien je regrette de n'avoir pas su trouver les mots pour te retenir.

J'aimerais tant pouvoir te serrer dans mes bras, te dire que j'ai trop chaud et qu'il te faut faire quelque chose.

Tu m'as tant donné, trop peut-être. J'aimerais te dévorer et tu te laisserais faire. Je ne saurai jamais si mon comportement a participé à te « déséquilibrer » mais le doute est sans doute plus confortable que la certitude de mon effet néfaste.

Patrick chéri, viens me chercher je n'ai pas la force, le courage, ni de continuer sans toi ni de mettre fin à cette vie.

Viens, j'ai tant de choses à te dire ou plutôt juste me serrer contre toi et pleurer et rire ; et te sourire et regarder ton sourire.

J'ai mis la robe que j'avais achetée à Karpathos. Quel bonheur que ce voyage en Grèce avec toi.

Nous n'avions pas fini de voyager, tu aurais dû attendre ; on pourrait être en train de préparer notre voyage au Vietnam, tu en avais tellement envie.

Reviens, j'en ai marre de t'attendre.

